

Bright Star
Destinées sentimentales
Mon amour — Grande-Bretagne / Australie / France 2009,
119 minutes

Claire Valade

Numéro 263, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2009). Compte rendu de [Bright Star : destinées sentimentales / *Mon amour* — Grande-Bretagne / Australie / France 2009, 119 minutes]. *Séquences*, (263), 40–41.

Bright Star

Destinées sentimentales

Après deux incursions dans les méandres troubles de notre monde contemporain avec ses deux plus récents longs métrages, déjà lointains, **Holy Smoke** (1999) et **In the Cut** (2003), tous deux reçus plus ou moins fraîchement par le public ou la presse, la Néo-Zélandaise Jane Campion retrouve aujourd'hui avec bonheur les territoires temporels et narratifs de ses films les plus acclamés, **The Piano** (1993), **The Portrait of a Lady** (1996) et même, jusqu'à un certain point, **An Angel at my Table** (1990). Drame historique coulé dans le romantisme, le vrai, celui du 19^e siècle, avec ses poètes éthérés, ses grandes passions amoureuses et ses terribles afflictions de poitrine, **Bright Star** permet enfin à la réalisatrice de renouer avec le succès, tant sur le plan créatif que critique.

CLAIRE VALADE

Nouvelle œuvre de l'unique réalisatrice palmée de l'histoire de Cannes, **Bright Star** nous permet de retrouver toute la subtilité, le doigté, la finesse et la sensibilité dont les meilleures œuvres de Jane Campion ont su faire preuve. Le film est un vrai cadeau de délicatesse et de retenue en ces temps moroses où le sordide, le glauque et la violence crue semblent constituer le nouveau terrain créatif de rigueur du cinéma d'auteur. De plus, sous sa facture en apparence classique, Campion aborde à nouveau un sujet tout à fait moderne par l'entremise de Fanny Brawne, personnage féminin réellement rebelle malgré l'univers corseté par d'étouffantes règles de bienséance dans lequel elle évolue.

Campion passe de ses personnages aux éléments de la nature, qui semblent vivre au rythme des amours compliquées des amants s'ouvrant lentement l'un à l'autre...

En fait, même si **Bright Star** raconte l'histoire d'un grand amour tragique, celui qui a uni le poète romantique John Keats à Fanny Brawne, jeune fille de famille modeste résidant à Hampstead Heath, au nord de Londres, dans l'Angleterre de 1818, Campion aborde son sujet par le regard éclairé et pénétrant de la jeune Fanny et c'est elle qui est réellement au cœur du récit. Campion retrouve donc ainsi son grand sujet de prédilection, soit le destin d'une femme aux prises avec son milieu et son époque, mais portée par son douloureux besoin d'autonomie, d'émancipation et de liberté. En cela, Fanny, lumineuse égérie de Keats, évoque bien sûr les autres grandes héroïnes historiques de Campion, de la poète néo-zélandaise Janet Frame à la pianiste Ada, en passant par la riche héritière Isabel Archer, mais aussi, par sa farouche détermination, les personnages contemporains de la réalisatrice, comme la sensuelle Ruth de **Holy Smoke**.

Si, coincée par les prudes conventions de la société conservatrice de son époque, Fanny s'exprime de manière moins brute et moins charnelle que Ruth, elle demeure à sa manière aussi fière, aussi indomptable et, surtout, aussi sensuelle que celle-ci. Répétant le miracle de **The Piano**, tout l'art de Campion tient à nouveau ici dans la façon magnifique dont elle témoigne de cette sensualité tout en retenue, en non-dits et en grâce, laquelle semble tour à tour inspirer les



Si loin et si proche...

mots que Keats couche sur le papier ou en émaner. Le film entier flotte au gré de ce courant délicat porté à la fois par les sens et par la poésie. Le film s'ouvre d'ailleurs sur un très gros plan des doigts fins et agiles de Fanny, qui font courir le fil le long du tissu, le transformant en confections d'une fabuleuse complexité. Ces images donnent le ton d'emblée, assoyant le point de vue du film clairement du côté de la jeune fille et établissant la cadence, posée, souple et répétitive comme les saisons qui caractériseront l'ensemble du film. On retrouve d'ailleurs à plusieurs reprises ces mêmes doigts graciles et discrets caressant cette fois-ci le visage aimé, si mélancolique et si doux.

Campion passe de ses personnages aux éléments de la nature, qui semblent vivre au rythme des amours compliquées des amants s'ouvrant lentement l'un à l'autre, et vice versa. Le vent qui soulève le rideau d'organza, caressant à son tour la jeune fille étendue sur son lit, à la fois si proche de l'amant et si loin parce que coupée de lui par un mur. Les visages des deux amants collés l'un contre l'autre à travers



Subtilité, finesse et sensibilité

ce même mur qui les sépare tout en les rapprochant. Les éléments qui se déchainent dehors, pluie, vent, neige, à l'instar des émotions virevoltantes de Fanny. Les images de Campion sont composées avec une attention raffinée, reflets des sentiments des personnages mais aussi portraits subtils de la vie de ce début de 19e siècle avec ses maisons faites de clairs-obscur, ses ruelles urbaines lugubres de pauvreté et ses éblouissantes simili-campagnes bourgeoises aux ciels changeants. La beauté des paysages est aussi dramatique qu'époustouflante et les intérieurs, tout en portes et en fenêtres, fermées, ouvertes puis refermées en un manège constant, offrent eux aussi un reflet du combat intime que livrent les personnages à leurs sentiments si violents mais si enivrants aussi.

Bright Star est une belle réussite par sa tendresse évidente envers le sujet abordé, mais aussi par sa vraie maîtrise du langage filmique et par la véritable vision cinématographique de Campion...

Dans le rôle de Fanny, Abbie Cornish est une révélation. D'une beauté tout en courbes moelleuses et en douceur, la peau si blanche qu'elle en est presque translucide et pourtant éclairée, semble-t-il, de l'intérieur par une lumière rosée, la jeune comédienne australienne réussit le rare exploit de créer une vraie femme d'abord et avant tout, au-delà de la muse inaccessible, c'est-à-dire un être humain véritable fait de paradoxes et de contradictions. À la fois forte et fragile, décidée et vulnérable, Cornish est tour à tour aussi opiniâtre que pensive, bornée que curieuse, d'une intelligence redoutable et d'une sensibilité à fleur de peau. Passionnée, Fanny exprime par la couture sa propre créativité bien plus vibrante et flamboyante que la poésie mélancolique de son amant, laquelle la transporte néanmoins de bonheur par la cruelle tendresse de ses sublimes mots amoureux. Cornish incarne tous ces aspects de la personnalité de Fanny avec la même puissance bouillonnante, les

yeux brillants, le corps droit, soucieuse de son apparence lorsqu'un soupçon de coquetterie importe et délicieusement brouillonne lorsqu'elle est seule, perdue dans ses pensées ou son travail minutieux.

En contraste parfait, le Keats de Ben Wishaw est tout en angles, nez pointu, teint blafard, regard sombre déjà triste, déjà fiévreux avant que la maladie ne s'installe, d'une maigreur quasi rachitique qui le fait flotter dans ses vêtements élimés et trop grands. Le comédien anglais, qui a l'habitude d'enfiler le costume de personnages plus grands que nature après avoir réussi avec brio le rôle casse-cou de Jean-Baptiste Grenouille dans **Perfume: The Story of a Murderer**, se coule avec la même aisance dans celui du tragique poète, mort à l'âge de 25 ans. Il nous offre un Keats habité, par l'inspiration puis par la maladie, effacé et réservé, timide même, qui s'allume au contact si irrésistiblement vivant de Fanny.

Bright Star est une belle réussite par sa tendresse évidente envers le sujet abordé, mais aussi par sa vraie maîtrise du langage filmique et par la véritable vision cinématographique de Campion, enfin pleinement assumée après des années d'errance à s'essayer maladroitement à des approches plus crues ou choquantes. Si l'on sait Campion capable de s'attaquer à des sujets difficiles avec mordant et panache, à en juger par son percutant tout premier long métrage, **Sweetie** (1989), on sait aussi que sa dernière tentative pour sortir du carcan du film historique, **In the Cut**, était loin d'avoir convaincu par sa lourdeur et son ambiance malsaine. Aussi, en retrouvant l'univers de **The Piano** et **The Portrait of a Lady**, on pourrait dire que Campion se réconcilie enfin vraiment avec l'approche résolument moderne et renouvelée d'un certain cinéma historique, qui lui avait ouvert la porte de la cour des grands, il y a un peu plus d'une décennie.

■ **MON AMOUR** — Grande-Bretagne / Australie / France 2009, 119 minutes — **Réal.**: Jane Campion — **Scén.**: Jane Campion — **Images**: Greig Fraser — **Mont.**: Alexandre de Francheschi — **Son**: Craig Butters — **Dir. art.**: Janet Patterson, David Hindle — **Cost.**: Janet Patterson — **Mus.**: Mark Bradshaw — **Int.**: Abbie Cornish (Fanny Brawne), Ben Wishaw (John Keats), Kerry Fox (Mrs Brawne), Paul Schneider (Mr Brown) — **Prod.**: Jan Chapman, Caroline Hewitt (Jan Chapman Pictures) — **Dist.**: TVA.